



HAL
open science

Migrant×es engagé×es

Isabelle Felici, Paul Langevin

► **To cite this version:**

Isabelle Felici, Paul Langevin. Migrant×es engagé×es : Cas italiens aux 19e et 20e siècles. Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, 2023, 156, pp.15-20. 10.4000/chrhc.20951 . hal-04430445

HAL Id: hal-04430445

<https://hal.science/hal-04430445>

Submitted on 31 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Migrant·es engagé·es

Isabelle Felici



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/chrhc/20951>

DOI : 10.4000/chrhc.20951

ISSN : 2102-5916

Éditeur

Association Paul Langevin

Édition imprimée

Date de publication : 2 juin 2023

Pagination : 15-20

ISBN : 978-2-494336-03-2

ISSN : 1271-6669

Ce document vous est offert par Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier



Référence électronique

Isabelle Felici, « Migrant·es engagé·es », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 156 | 2023, mis en ligne le 05 juin 2023, consulté le 31 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/20951> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chrhc.20951>

Ce document a été généré automatiquement le 10 juin 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Migrant·es engagé·es

Isabelle Felici

« Quartier : petite terre d'appartenance et d'identité. Je suis du quartier. Il n'est pas du quartier. On vient d'arriver dans le quartier. C'est aussi, en quelque sorte, un quart de la vie. Un quart de notre vie. Comme si le lieu composait une part essentielle de notre temps, et presque de notre corps, de notre chair. Il y a aussi toute la violence de la découpe charcutière, du geste qui tranche, qui sépare les morceaux et les univers, qui renvoie dos à dos les bannis et les graciés. Ceux qui en sont, et ceux qui n'en seront jamais. »
Philippe Claudel, *Quartier*, La Dragonne, 2007, p. 15.

- 1 Être ou ne pas être du quartier, c'est sûrement une des interrogations les plus fréquentes en contexte migratoire. Quels que soient les facteurs qui concourent à déclencher le départ – il en est une grande variété – et quelles que soient les raisons du déplacement, la personne ou le groupe continue inévitablement d'entretenir des liens, même ténus, avec le lieu d'origine, son quartier, tout en se confrontant au nouvel environnement (son quartier aussi ?). L'expérience migratoire se résumant rarement à un strict « entre-deux », il n'est pas improbable qu'on puisse vouloir reconstituer son quartier dans plusieurs lieux de séjour. Il n'existe pas de schéma unique, l'important serait de pouvoir choisir ces lieux dont on veut être.
- 2 Il en va de même en matière d'engagement politique : il n'y a pas de schéma unique et les personnes qui émigrent peuvent avoir un bagage d'expérience à emporter avec elles, à laisser en chemin ou à constituer dans leur(s) lieu(x) d'accueil. Entre ces différentes typologies s'inscrivent de nombreuses variations, les choix étant inévitablement dirigés par le contexte de départ et d'arrivée, et par les tourmentes de l'histoire.

- 3 Les articles réunis dans ce dossier thématique, la plupart issus d'un séminaire pluriannuel qui s'est tenu à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, traitent de cette question de l'engagement dans les parcours migratoires. Il a été demandé aux auteurs et autrices de s'interroger sur les façons dont s'entrecroisent les différentes réalités auxquelles sont confrontées les personnes en situation de migration et leurs descendants, et sur ce qu'il advient de leur engagement dans les nouveaux contextes politiques, sociaux et culturels. Grâce à la variété des contextes et des époques évoqués, les textes offrent l'occasion d'une large réflexion sur les mécanismes de l'engagement, sur la manière dont les choix sont induits par la situation politique du pays d'origine et celle du pays d'arrivée, et sur les facteurs qui poussent à s'insérer davantage dans une réalité plutôt que dans l'autre.
- 4 Les textes ont en commun de ne pas séparer le contexte de départ de la suite du parcours migratoire, prenant ainsi en compte une sorte de « double présence » (voire de « présence multiple ») inhérente à la situation de personne migrante ou héritière d'une migration. Ils ont aussi en commun de nous rappeler que le découpage entre émigration politique et émigration économique n'est pas pertinent. En effet, on a souvent tôt fait de dire, dans une vision victimisante, que c'est la « misère » qui pousse à partir, alors que les causes sont toujours multifactorielles, et qu'on organise même les flux migratoires en s'appuyant sur cette « misère ». On constate aussi que les personnes contraintes à l'exil du fait de leur engagement, dans un contexte de lois scélérates par exemple, de représailles et d'expulsions, se retrouvent la plupart du temps à affronter les mêmes problématiques (logement, travail, langues de communication, etc.) que celles de n'importe quelle autre personne migrante¹. Enfin, notons que ce ne sont pas les personnes les moins dépourvues qui partent, mais celles à qui le capital personnel, familial, culturel, associatif, politique donne les ressources pour affronter une telle aventure humaine, face à un système économique et politique globalement organisé, qui a intérêt à écraser dans l'œuf toute velléité de résistance. La migration est en soi une subversion, même si toutes les personnes migrantes ne sont pas, tant s'en faut, subversives.
- 5 Le dossier est organisé chronologiquement, de la fin du 19^e siècle à la deuxième moitié du 20^e siècle, et nous conduit en Égypte, à Londres et aux Amériques, en Ukraine, en Russie et en Tchécoslovaquie, du temps du régime soviétique, en Suisse et en Belgique. Le point de départ, parfois point de retour aussi, est commun, l'Italie, qui par bien des côtés est un laboratoire unique en matière de migration, étant donné les nombreuses facettes du phénomène migratoire qui l'a touchée et la touche encore. C'est un pays dont on est parti et dont on part toujours massivement, vers de nombreuses destinations, et qui est désormais aussi, depuis plusieurs décennies, un pays d'immigration, qui reçoit des personnes en provenance de nombreux pays. De plus, dans de nombreux endroits du monde, souvent pour de longues périodes, la présence italienne est numériquement majoritaire parmi les populations immigrées. Le dossier donne ainsi une vision d'ensemble, même si elle est forcément non exhaustive vu la complexité des phénomènes migratoires italiens et la variété des situations, et offre des éléments de comparaison pour des études du point de vue de la France, pays d'accueil des Italiens, ou d'autres pays d'émigration, par exemple l'Espagne, pour lesquels il y aurait forcément des points communs avec l'Italie, dans des contextes historiques et des nuances culturelles différentes.

- 6 L'analyse se fait à des échelles diverses, alternant la dimension collective et le parcours individuel. Les deux dimensions s'enrichissent mutuellement : l'approche par parcours, permettant d'ajouter la dimension émotionnelle qui sert de moteur à la réflexion et aide à prendre la « juste distance », et l'approche collective, qui donne toute la mesure du contexte migratoire de départ et d'arrivée.
- 7 Costantino Paonessa se penche sur la présence italienne en Égypte entre 1861 et 1914. Cette période marque un tournant pour les deux pays : la fin du processus d'unification pour l'Italie et le début de l'occupation britannique en Égypte. Les départs d'Italie s'intensifient et l'Égypte reçoit sa part de nouveaux immigrés, voyant ainsi se créer une communauté à plusieurs niveaux, puisque des Italiens y vivaient déjà avant que se constitue l'État italien. Le jeu de l'identité nationale se complexifie dans ce contexte colonial en évolution et sous le régime des Capitulations, qui donne aux étrangers un statut juridique particulier et aux autorités consulaires un pouvoir supplémentaire dans ce domaine. Avec l'arrivée de nouveaux flux migratoires, la classe aisée italienne remodèle, sur fond de mythe identitaire, son engagement vis-à-vis de l'Italie. Si elle s'affronte avec les élites britanniques et égyptiennes pour faire valoir ses intérêts économiques et son influence politique, elle s'allie avec tous les groupes élitaires face à la politisation et à l'engagement des classes prolétaires, dans le but de contrer l'influence politique des internationalistes italiens qui arrivent en Égypte et en sont expulsés.
- 8 Parmi ces internationalistes figure le jeune Errico Malatesta, qui, après son expulsion d'Égypte, connaît bien d'autres exils successifs, sur lesquels se penche Davide Turcato. Son article compense efficacement une pratique historiographique fantaisiste, qui tend à mettre entre parenthèses les périodes d'exil dans les parcours politiques. Dans le cas de Malatesta, non seulement l'engagement est indéfectible, quel que soit l'endroit du monde où il se trouve, ici Buenos Aires, Londres et le New Jersey, mais il est aussi constamment tourné vers l'Italie. Turcato s'évertue à définir l'italianité telle que, selon lui, la revendiquent les anarchistes italiens. Il démontre ainsi efficacement que l'expérience de la migration vient enrichir les pratiques politiques de Malatesta lors de ses retours en Italie et, en corollaire, tout aussi efficacement, combien son action a été profonde dans chaque endroit où il a séjourné et n'a pas servi seulement à soutenir la lutte menée en Italie. Avec un peu d'imagination, et en faisant le parallèle avec d'autres parcours de militants, on pourrait se représenter ce qu'il serait advenu de la renommée de Malatesta, de l'influence de ses idées et de son engagement si, comme tant d'autres militants et militantes, il avait été bloqué plus tôt par les tourmentes de l'histoire et ailleurs que dans l'appartement de Rome où il a passé les dernières années de sa vie, enfermé par la maladie et par la surveillance du régime fasciste. Cette fiction politique nous permet de penser que, s'il avait été contraint de rester loin du quartier de son choix, l'objet de sa lutte aurait peut-être changé, mais sans doute pas l'homme ni le militant, et il ne serait alors venu à l'idée de personne de s'interroger sur son « identité nationale » italienne et anarchiste.
- 9 Vivre et surtout mourir loin de son quartier, c'est le sort qui est réservé à Otello Gaggi, un autre anarchiste italien dont Giorgio Sacchetti suit les pas, depuis ses premiers faits de lutte, au moment même où Malatesta, revenu depuis quelques mois en Italie, croupit en prison, jusqu'à son refuge en Russie soviétique, pays de toutes ses espérances. L'asile où il entretient à la fois des relations italiennes, avec d'autres réfugiés, et russes, notamment avec ses compagnes, devient un lieu d'indicibles souffrances et son

tombeau. L'article montre que, comble de l'ironie, c'est son environnement italien, à travers les commissaires politiques dont certains et certaines viennent du même village que lui, qui est finalement la cause de sa condamnation. Si on est bien obligé de conclure, comme Giorgio Sacchetti, que l'engagement de Gaggi a abouti à un désengagement forcé et à l'inaction politique, on ne peut s'empêcher de penser, comme en un dernier hommage à Otello Gaggi, qu'en son for intérieur son idéal restait inchangé.

- 10 Trois décennies plus tard, le chemin d'Otello Palmieri, qui veut lui aussi se battre pour « le bien de tous », suit un autre format, triangulaire, entre l'Italie, Prague et la Suisse. Alfredo Mignini analyse à différents niveaux, politique, associatif, familial et personnel, ce parcours qui a pour cadre, successivement, le fascisme, le communisme d'État et le capitalisme à la mode helvétique. L'engagement du jeune Palmieri prend forme à la fin de la Seconde Guerre mondiale et dans l'immédiat après-guerre, sur fond de clandestinité et de révolte armée. Cette première expérience, qui contraint Palmieri à l'exil, est en totale opposition avec ce qui l'attend à l'école du parti communiste, dont on le destine à devenir un fonctionnaire. Il choisit plutôt une formation technique dans la mécanique de précision, des compétences professionnelles qu'il met plus tard à profit dans l'industrie en Suisse. En effet, à son retour en Italie, Palmieri décide de partir pour un second exil, de fonder une famille et de travailler sans relâche pour son bien-être, toujours intimement fidèle à son idéal, toujours lecteur et électeur communiste, mais loin de toute activité révolutionnaire bureaucratique. Si, dans ces choix, Palmieri est sans doute mû par le désir de rattraper une jeunesse perdue et ne plus risquer d'être séparé des siens, il est vraisemblablement aussi sous le coup de la peur d'être expulsé, une menace qui pèse sur tous les étrangers coupables d'activités communistes.
- 11 En Belgique aussi, pendant des décennies, on a interdit aux étrangers de prendre la parole en public, comme le rappellent Anne Morelli et Germano Mascitelli. Par un faisceau d'éléments convergents, à partir de plusieurs exemples de soulèvements paysans et ouvriers survenus dans toute l'Italie, ils montrent que les facteurs qui provoquent l'émigration italienne vers les mines belges au lendemain de la Seconde Guerre mondiale sont loin d'être uniquement économiques, comme on le dit généralement. Ils montrent aussi la crainte que provoque l'engagement politique des personnes qui migrent auprès des charbonnages et des États qui organisent cette traite ouvrière : en même temps que le pays de départ œuvre pour se débarrasser des éléments « perturbateurs », par exemple en affamant les familles de celles et ceux qui s'impliquent dans les conflits sociaux, le pays d'accueil tente de faire le tri et de ne pas s'encombrer des « indésirables ».
- 12 Au-delà des situations analysées ici, bien d'autres cas pourraient être étudiés, à partir desquels on pourrait même dresser une typologie de l'engagement en contexte migratoire : depuis les personnes qui migrent avec une expérience de lutte dans leur bagage à celles qui l'acquièrent dans la migration, toutes les combinaisons entre les diverses expériences sont possibles. Restent des constantes qui traversent les lieux et les époques : partout et toujours le système politique dominant a intérêt à mettre à l'écart celles et ceux qui arrivent, souvent à grand renfort de pronoms, « eux » et « nous ». Les prétextes ne manquent pas et s'adaptent aux époques et aux contextes pour imposer l'immigration choisie, même sans dire son nom, et employer des bras, mais le moins possible de têtes pensantes. Voici un seul exemple, parmi tous ceux qui,

des plus anciens aux plus récents, pourraient illustrer ces propos, en lien avec l'immigration italienne en France dans les années 1960 :

« Le système est toujours fondé sur la certitude que l'on va faire venir de bons bosseurs et des gens qui n'ont pas trop d'idées perturbatrices dans la tête. Voilà, ce sont les deux critères, il faut être un bon travailleur, humble, et de préférence soumis. L'Office national de l'immigration avait pour mission de recruter de la main-d'œuvre. Moi, je suis passé en mai 1961. Le point central du passage par l'ONI, c'était la visite médicale. Pour nous faire des radios des poumons, il fallait que l'on soit complètement nu. La volonté affichée était celle de nous humilier, il fallait que nous comprenions que nous étions des hommes, des sous-hommes obligés d'obéir. Voilà, c'était une mise en condition, il fallait que, à partir de ce moment-là, nous comprenions et que nous acceptions une condition de sous-hommes. »²

- 13 Ce dossier, avec les différentes facettes qu'il aborde, nous rappelle que s'engager et maintenir son engagement en contexte migratoire, c'est, d'une manière ou d'une autre, refuser toujours cette sous-condition humaine.

NOTES

1. Sur ces constantes, voir Isabelle Felici, « L'émigré, ce héros. Les étapes du parcours migratoire dans les récits d'émigration », *Récits de migration en quête de nouveaux regards*, Jean-Igor Ghidina et Nicolas Violle (dir.), Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2014, p. 19-27, en ligne : <<https://hal.science/hal-03056802>>.

2. Témoignage de Mino Faita dans le film de Gilles Perret, *De mémoires d'ouvriers*, La Vaka Productions, 2011, 41 min.

AUTEUR

ISABELLE FELICI

Université de Montpellier-3